

BERTOLT BRECHT

Augsburg 1898 – Berlin/Est 1956

L'écrivain¹

(1927)

Un écrivain, interrogé sur les raisons de son acharnement à ne traiter dans ses œuvres que de la misère et de l'influence dévastatrice de la misère sur les humains, ainsi que sur les motifs de son obstination à ne jamais peindre des tableaux plus réjouissants et plus optimistes de l'existence humaine, raconta l'histoire suivante :

Au chevet d'un homme qui, depuis pas mal de temps déjà se sentait souffrant et était désormais alité avec tous les symptômes d'une grave affection, on fit venir un médecin qui parvint en un instant à rassurer le malade et sa famille affligée, et à leur donner espoir en une prompte guérison. Il appela la maladie par son nom et qualifia le cas de relativement bénin et passager. Il donna des consignes précises, prescrivit divers remèdes et n'hésita pas à venir personnellement en consultation plusieurs fois par jour, de telle sorte qu'il fut accueilli à bras ouverts dans la maison du malade.

Cependant la maladie de l'homme s'aggrava et bientôt il ne put même plus bouger le petit doigt, tant la fièvre l'avait affaibli. Pourtant le médecin parlait de l'été, de voyages, d'un temps où le malade, remis, mènerait une vie agréable.

C'est à cette époque qu'un vieil ami de la famille, lui-même médecin réputé, vint à passer par la ville où vivait l'homme. À la vue du malade, il prit peur, car il comprit que l'homme dont il était l'ami ne resterait pas en vie. Il examina le malade longuement et avec grand soin, et ne dissimula pas ses craintes à la famille, bien que, dit-il, il ne soit pas encore en mesure de se prononcer sur les causes exactes de la maladie.

Lorsque deux jours plus tard l'homme mourut effectivement, la mère désespérée demanda à l'ami s'il n'aurait pu être sauvé, ayant entendu dire qu'il était fort rare de mourir précisément de cette maladie que le médecin lui avait citée. L'ami réfléchit un instant et dit: « Non, il était condamné ! ».

Cependant, au frère du défunt, le plus jeune fils, il dit une fois sorti : « Si l'on avait immédiatement confié votre frère à un chirurgien, il vivrait toujours. C'est mon opinion et je vous la livre. Votre mère est âgée et n'a plus besoin de la vérité mais de consolation ; vous par contre êtes jeune et vous devez connaître la vérité. »

« Mais, demanda le jeune homme, comment se fait-il que le médecin que nous avons alors appelé ne l'ait pas confié à un chirurgien ? Pour quelle raison n'a-t-il parlé que de la guérison et de la santé de mon frère ? À quoi bon les consignes précises et les remèdes coûteux s'ils étaient inutiles ? »

« Mon jeune ami, il n'est pas toujours forcé que les remèdes coûteux et les consignes précises servent à quelque chose ; mais ce que l'on doit exiger d'un médecin, c'est qu'il

1 In Bertolt Brecht, *Über Politik und Kunst*, Francfort/Main, Suhrkamp, 1971, pp. 13-14 (trad. Thierry FERAL).

affirme son diagnostic. Guérir suppose un diagnostic sûr. Et pour établir un diagnostic sûr, on a non seulement besoin d'excellentes connaissances médicales, mais aussi d'un réel intérêt pour la guérison de la maladie. Être médecin ne suffit pas, il faut aussi pouvoir aider. Ce médecin parlait d'amélioration avant même de connaître les causes réelles de l'affection. Moi par contre, je persiste à parler de maladie et exclusivement de maladie tant que je ne connais pas les causes profondes de l'affection, tant que je ne sais pas un traitement efficace et ne vois pas se manifester les premiers signes d'amélioration? Ce n'est qu'après que je me risque à parler de guérison. »

« Voilà, c'était comme ça ou à peu près », dit l'écrivain au terme de son histoire.

« Mais enfin, tu n'es pas médecin ? », lui demanda-t-on étonné après un court silence poli.

« Non, mais écrivain ! », répliqua-t-il.